

La patrouille de Marco

©Patrick Joquel

www.patrick-joquel.com

patrickjoquel@orange.fr

Jeudi 15 mars, dans ma chambre ; au foyer de la Salamandre. Cannes.

Je suis sorti de l'hôpital aujourd'hui. Matthieu, le médecin, m'a dit que je pourrais retourner à l'école dès lundi. Qu'il faudrait que je fasse un peu plus attention... Que je ne me fatigue pas trop... que...

Les grandes personnes, elles sont souvent comme ça. Quand on leur parle, nous les enfants, il faut toujours qu'on appelle un chat, un chat. Quand elles nous parlent, nous, on doit traduire. Si on n'a pas le bon

dictionnaire, on peut se faire des films...
Mais moi, ma vie, c'est pas du cinéma. Je ne
recevrai jamais de palme d'or.

Je vais mourir. Je le sais. J'ai compris. En
fait, avant de quitter ma chambre, hier, je
leur ai demandé. À Odile et à Estelle, mes
deux infirmières préférées. Estelle a souri.
J'aime quand elle me sourit : ça me
frissonne le dos et me brille le cœur. Comme
la mer quand le vent lui donne des risées.
De sa petite voix Estelle m'a dit : « Pas tout
de suite, Marco ! Et même un peu plus
tard ! D'accord ? ».

Odile, c'est pas pareil. Odile ne sourit pas.
Jamais. Elle regarde. Droit dans les yeux.
Elle a passé sa main sur mon crâne, comme
si elle l'ébouriffait. Comme si il y avait

encore des cheveux dessus. J'aime bien aussi.

Avec les deux à mes côtés, je peux résister.

Dimanche 18 mars, au foyer.

Bon. Pas tout de suite. Mais quand ? Combien de temps ? Des mois ? Des années ? Sauf miracle, je mourrai avant mes trente ans ! En attendant, je le jure sur ce cahier : je vais m'appliquer à vivre et à bien vivre ! À ne rien gaspiller !

De toute façon, qu'est-ce que ça change ? Personne ne sait quand il va mourir. Tu te souviens, Camille ? Tu prends ton vélo et au carrefour, une moto grille le rouge et t'envoie de l'autre côté. Morte sur le coup qu'ils disent. Qu'est-ce qu'ils en savent ?

On se connaissait depuis la maternelle.

Je n'ai plus d'amie.

Camille. Tu étais la seule à venir me voir à la Salamandre. Je suis vraiment tout seul maintenant. Je ne sais pas qui est mon père... ni s'il est vivant... Maman était malade et elle est morte six mois avant toi... Je me console en me disant que quand le sort s'acharne sur quelqu'un, il oublie les autres.

Ici, comme à ma nouvelle école, je ne veux plus m'attacher. Bonjour. Au revoir. Merci. Copain. Copine. Rien de plus. Je ne veux rien savoir. C'est trop dur après. Rien à dire. Top secret ma vie.

Samedi 30 septembre, sur une chaise bleue de la Croisette.

J'ai dix ans aujourd'hui. Je ne suis pas un héros. Je ne trouverai pas le trésor des pirates, ni leur île mystérieuse... Je ne découvrirai aucune Amérique... Je ne bouclerai aucun tour du monde... Je n'irai pas sur la planète Mars. Je ne serai jamais champion olympique, sauf peut-être chez les paralympiques ?... Je n'aurai ni sœur ni frère... Et pas d'enfant. Le futur ne me connaîtra pas.

Pour moi chaque coucher de soleil est une victoire sur la mort. Je n'en rate aucun. Au foyer ma chambre est orientée à l'Ouest. Chaque soir je regarde... Ce n'est jamais

pareil. C'est beau. Comme la vie.

Mardi 16 octobre, au foyer.

Ce matin, Isabelle, la maîtresse des CP, soignait un petit. Il saignait fort. Ses parents sont même venus le chercher pour l'emmener aux urgences faire des points. Après leur départ je me suis approché d'elle et je lui ai demandé :

- Il n'y a plus de gants dans la pharmacie ?
- Si.
- Ben alors ?
- Je n'y ai pas pensé.
- Mon maître a dit qu'il fallait toujours porter des gants.

- Il a raison. J'y penserai la prochaine fois.

Je me suis sauvé en courant. De quoi je me mêle. C'est une adulte. Elle sait. Elle devrait savoir. Moi, je suis si souvent fourré à l'hôpital. Je sais les précautions, la chambre stérile et tout. Personne ne le connaît mon secret. Médical. Comme ça je suis libre. Je travaille. Je joue avec les copains, les copines. Je joue à être comme tout le monde. C'est déjà ça.

Mercredi 16 décembre, au foyer.

Ce matin je suis allé dans le service. Prise de sang. Contrôle de routine avant le départ

pour la montagne et les vacances. Chaque fois j'ai le ventre serré. Pas pour la piqûre. Ça, j'ai l'habitude... Pour les résultats... Demain...

Heureusement avec Estelle, le mercredi c'est Estelle, on mange des chocolats en cachette des médecins... Je suis sûr qu'ils le savent, mais ça ne fait rien : j'aime bien les chocolats d'Estelle.

Jeudi 17 décembre, au foyer.

Retour matinal à l'hôpital. Je veux savoir avant d'aller à l'école. Et puis contrairement au soir, à cette heure-ci je suis sûr de ne pas croiser de copain dans la rue de l'hôpital. J'ai attendu devant la porte et puis, Marie, la technicienne de surface –c'est comme ça

qu'on doit dire je crois- m'a laissé entrer. Pendant qu'elle nettoyait le sol j'ai lu dans le fauteuil du docteur, les pieds sur le bureau. Estelle est arrivée. Elle a vite allumé son ordinateur. « Pour Marco, Docteur, c'est tout bon ! »

Alors j'ai sorti les croissants que j'avais achetés chez Aurile en venant. Estelle a dit « Chocolat chaud à volonté ! ». On a trinqué à mes vacances à la neige et à Noël !

À huit heures vingt j'ai filé à l'école en sautillant comme un danseur africain. Je me sentais invincible ! J'ai quand même attendu que le petit bonhomme vert me cligne de l'œil pour traverser le carrefour ! Camille, tu sais, je regarde bien avant de me lancer sur le passage protégé. Puis j'ai ouvert les bras :

je suis entré dans la cour de l'école en volant. Après deux ou trois loopings je me suis arrêté près de mon maître, un doux géant métissé bouclé.

- Bonjour Raphaël.
- Bonjour Marco. Tu as l'air bien joyeux ce matin !
- Oui !
- Et qu'est-ce qui te rend si joyeux ?

Je l'ai regardé dans les yeux. J'ai sorti mon sourire de compétition :

- C'est mon secret ! Si je te dis mon secret, ce n'est plus un secret tu en as des secrets toi aussi, Maître ?
- Bien sûr, Marco. Ne dis rien. Attention au décollage ! Tango ! Charly ! Marco ! Décollage immédiat !

J'ai décollé, cap sur le terrain de foot. Il est sympa mon maître ! J'ai de la chance.

Lundi 7 janvier, au foyer.

Pendant les vacances, Liam a perdu son grand-père. Il est tout gris. Tout triste. Tout en vrac. Comme d'habitude, quoi ! Sauf que moi je ne m'y habitue pas à la mort ! J'en ai trop déjà dans ma vie ! Des morts ! C'est ma vie, c'est pas ma faute.

Et ça n'a pas manqué. Chaque fois que quelqu'un est triste, c'est pour moi. Comme si je pouvais quelque chose. Je ne suis pas magicien. Pas sorcier. Je suis juste un enfant à secrets.

À la récré de la cantine, il est venu me parler de son grand-père. Du grand trou qu'il avait dans le cœur. J'ai écouté. Et puis quand ces mots se sont changés en larmes j'ai un peu parlé. Je lui ai dit que son grand vide il fallait le prendre sous le bras. Le ranger dans un coin de mémoire avec dedans tous les souvenirs. Les bons. Les moins bons. Avec des joies. Des peurs aussi. Il allait continuer à vivre avec tout ça...

Vivre ça s'apprend pas à l'école.

Jeudi 17 janvier, hôpital.

Comme l'hiver dernier... Baisse de l'immunité. Rhume professionnel. Poumons englués. Etc. Tout s'effondre. Retour à la

case départ. Chambre, pas la stérile -ouf- mais celle avec fenêtre à l'Ouest, merci doc Matthieu ! Et du chocolat Estelle. Besoin de soleil et de beaucoup de cacao !

C'est beaucoup moins bien organisé que l'an dernier. L'an dernier je m'étais débrouillé pour que ça tombe avec les vacances. Pas vu pas pris ! Ce coup-ci toute l'école est au courant. Ça débarque par vagues, comme au Mont St Michel. Entre 16h37 et 18h : marée haute ! Et journée continue le mercredi et le samedi. Dimanche relâche : ils sont tous en famille. Ça me fait des vacances, les familles.

Avec Estelle, accord tacite : on en dit le moins possible. On les rassure. Mais quand

Alexis et sa sœur jumelle Alexia arrivent, avec leur figure en catastrophe, je sens bien que ces enfants de toubibs sont branchés. Déjà que j'ai l'angoisse ! Là, j'ai droit à la prime. Heureusement ils sont malins : ils m'apprennent les échecs. Et si parfois j'arrive à battre Alexis, Alexia, impossible ! Imbattable ! Elle est trop forte. Forte comme une faucheuse ?

Dimanche 20 janvier, hôpital.

Tu vois Camille. On jouerait que tu ne serais pas morte. Mais que ce serait moi. Faut que je m'entraîne un peu, tu sais. Tu serais là et je te demanderais de me passer le bouquet de lavandes, celui qui serait sur la table. Ce serait Élixa qui me l'aurait envoyé... de son

pays de Provence... Tu te souviens d'Élisa ?
Je le respirerais bien fort. Comme quand je respirais le parfum de ses cheveux. Bien profond. Et je te dirais : « Comme ça sent bon la vie ! »

Lundi 21 janvier, hôpital.

Raphaël est passé me voir à midi. D'habitude je suis tranquille à cette heure. Tout le monde mange. Je peux m'enfourer sous les draps. Dormir. Enfin, fermer les yeux sur ce jour qui passe dehors, sans moi. J'ai à peine entendu frapper à la porte et il était là au pied du lit. Pas eu le temps de me désenfouir. Il s'est approché. Il s'est assis dans le fauteuil. Comme chez lui. Il m'a

planté ses deux yeux marron dans les miens
et il m'a dit doucement :

- Alors Marco, c'est ça ton secret.

J'ai essayé le sourire de compétition. Il n'est pas venu. Ce qui est venu ce sont de grosses larmes. Comme jamais je crois je n'avais pleuré. Avec des sanglots et tout. Un vrai One man storm. Il m'a pris la main. Sans rien dire. Et puis mon orage s'est calmé. Il m'a chuchoté deux ou trois petites choses que je garde au fond de moi. Et puis en repartant pour l'école il m'a dit « À demain ».

Il a tout compris. Ça fait du bien.

Mardi 22 janvier, Hôpital.

Raphaël n'est pas revenu les mains vides. Il m'a donné des livres de François Place. « Tu lis et tu nous racontes à ton retour si tu veux bien ». J'ai une tour de livres sur la table de nuit. Il m'a donné aussi un cahier relié. Avec une belle couverture rouge et noire. Un joli papier un peu épais. « C'est un papier qui supporte bien les mots un peu lourds, tu vois ».

Comme je voyais bien... Et il a continué :

- J'aimerais que tu écrives. Ou que tu dessines. Pour moi. Ce serait comme si tu m'écrivais une carte au trésor. Et ton trésor j'en prendrai soin. Mais y'a rien qui t'oblige. Et tu peux écrire sans me donner à lire aussi. C'est toi qui décide de ta vie.

Lundi 18 février, au foyer.

Retour en classe. Un triomphe ! Ils m'ont accueilli comme si je revenais de Mars ! Faut pas qu'ils fassent ça tous les jours parce ce je n'arriverais pas à assumer. Je ne suis pas une exception. Ni une rareté. Je suis juste un enfant à secret.

Il y a des mots qui sont encore un peu lourd pour ton cahier, Raphaël.

Enfin, j'étais bien content de les revoir. Tous. Même Léopold. Même Sara. Pourtant... c'est pas des cadeaux.

On a mangé des chocolats de chez Aurile ! Le roi des chocolats et des glaces ! Blancs ou noirs !! On a chanté tout le répertoire de la classe avec Raphaël à la guitare, Manu et

Paola aux djembés, et les jumeaux en solistes ! Ensuite on a fait le tour de tous les poèmes de nos cahiers et puis j'ai fait mon exposé sur François Place. Et Raphaël a annoncé qu'on allait l'inviter à venir à l'école ! Au printemps...

Au printemps, normalement, je suis encore là.

Mardi 26 février, au foyer.

Après la cloche, j'ai un peu traîné en classe. Pour arroser les plantes. Je n'étais pas pressé de rentrer au foyer. Tout à coup Raphaël a levé le nez de nos cahiers et m'a demandé si j'avais écrit.

- Oui.
- Tu me montreras ?

- La carte au trésor n'est pas finie.
- Heureusement !
- Si on la lit avant la fin, elle s'efface.
- Justement, je ne veux pas la lire. Je veux juste mettre les accents que tu auras oubliés.

J'étais coincé. Parce que les accents et moi...

- OK ! mais au crayon. Pas de rouge. Ce n'est pas un cahier de classe.

Il a souri. Il m'a tendu la main. Paume au ciel. Je me suis approché. J'ai souri et on a topé !

Mercredi 10 avril, hôpital.

Je suis juste là pour quelques semaines. On commence un nouveau traitement. On va voir. Je vais voir. Estelle m'a encouragé. Alors j'ai dit OK au médecin. Chaque mercredi, je serai là...

Jeudi 16 mai, au foyer.

Et chaque jeudi, résultats... croissants et pains au chocolat offerts par Aurile. Il est trop gentil celui-là. Il me dit que je suis comme son petit frère... ça m'agrandit la famille. Bientôt, j'aurai des dimanches. Peut-être.

Et ce matin, ça, c'est sûrement un coup d'Aurile, quand je suis sorti du service : toute

la classe m'attendait. Sur le trottoir. Alexis a demandé :

- Alors ?

Je ne pouvais pas parler. J'ai juste levé le pouce ! Et tous ensemble ils ont décollé, les bras large ouverts. Ils m'ont emporté dans leur escadrille ! Jusqu'à l'école et plus vite que le son !

- Attention voilà la patrouille de Marco ! a dit Raphaël quand on est passé à côté de lui au portail.

Il va me manquer quand je serai au collège celui-là !

Patrick Joquel

www.patrick-joquel.com